SÉQUENCES LA REVUE

Séquences : la revue de cinéma

El Club

Le paradis des damnés

Pamela Pianezza

Number 302, May 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82164ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print) 1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pianezza, P. (2016). Review of [El Club: le paradis des damnés]. Séquences: la revue de cinéma, (302), 26–26.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

El Club Le paradis des damnés

Puissant mais glaçant, le quatrième long métrage du Chilien Pablo Larrain s'immisce dans le quotidien malade d'une petite communauté de prêtres forcés à l'exil par l'Église après avoir commis l'irréparable. En compétition au Festival de Berlin en 2015, le film a reçu le Grand Prix du Jury.

PAMELA PIANEZZA



Sanctionner? Pardonner? Oublier?

n pensait Pablo Larraín enfin converti à la lumière; sa trilogie sur le Chili du régime Pinochet s'étant conclue par le presque pop No (2012), après les sombres Tony Manero (2008) et Santiago 73, post mortem (2010). Fausse piste. S'il délaisse la reconstitution historique, *El Club*, son dernier long métrage, renoue en revanche avec ce que l'on peut désormais identifier comme le style Larraín: une violente mise en exergue des déviances – individuelles, sociales ou politiques - d'un pays fondé sur des autorités illégitimes et un pacte social hypocrite. Du cinéma politiquement très incorrect.

DILEMMES DU CHILI CONTEMPORAIN

Récompensé d'un Grand Prix du Jury au 65^e Festival international du film de Berlin en 2015, *El Club* s'intéresse cette fois-ci aux dossiers cachés de l'Église. L'ouverture du film est pourtant paisible : dans un village côtier, La Boca, quatre hommes, colocataires dans une petite maison, profitent paisiblement de leur retraite. Les journées se suivent et se ressemblent, entre les repas pris en commun et la télévision. Rarement, ils s'éloignent de chez eux, se tenant à distance de leurs voisins. Leur seule véritable passion semblant être l'élevage et les courses de lévriers qui, par ailleurs, leur rapportent régulièrement de coquettes sommes d'argent. Un quotidien bien réglé, soudainement perturbé par de nouveaux arrivants: c'est d'abord un nouveau colocataire qui s'installe, puis un jeune pêcheur du voisinage qui rôde autour du jardin et enfin, un étranger qui pose beaucoup de questions...

Progressivement, l'identité des hommes est dévoilée ainsi que la raison de leur retraite: Vidal, Orega, Silva et Ramirez sont – étaient – des prêtres catholiques condamnés par l'Église à l'exil après avoir commis l'irréparable. Quant à Sandokan, qui depuis l'emménagement

d'un nouveau prêtre erre comme un pauvre diable autour de cette étrange maison de retraite, il semble que ce remue-ménage ait réveillé d'atroces souvenirs, car depuis, le jeune homme hurle dans le détail les sévices sexuels dont il fut victime enfant, sans doute commis par l'un des religieux. Qu'un enquêteur de l'Église soit envoyé par les hautes instances pour décider du sort de cette petite communauté n'est pas anodin. Ce personnage du père Garcia incarne les dilemmes du Chili contemporain: sanctionner? Pardonner? Oublier? Nier ce qui ferait tache dans un manuel d'histoire?

EXPLORATEUR OBSESSIONNEL DES CRUAUTES

Coécrit avec Guillermo Calderon et Daniel Villalobos, à partir d'une pièce de théâtre de Pablo Larraín, le scénario laisse se déployer la parole de ces hommes pathétiques, arrogants, désespérément humains. Le texte, les situations sont parfois drôles, très drôles même, mais d'un drôle d'humour. Un humour malade, malaisant. « Au Chili, mes films sont considérés comme des drames tandis qu'aux États-Unis, ils sont vus comme des comédies », remarquait le réalisateur après sa première berlinoise.

Avec ce quatrième long métrage, Pablo Larraín s'affirme comme un explorateur obsessionnel des cruautés. Une position qui pourrait épuiser, voir dégoûter le spectateur si le regard du cinéaste n'était pas aussi intransigeant. Mais la violence ici n'est jamais fascinante, elle est un objet d'étude impitoyablement scruté. Un exemple : jamais le réalisateur n'avilit ses personnages, souvent filmés au plus près. La caméra, suffisamment près pour révéler et trahir, place chacun – protagoniste et spectateur - devant ses propres responsabilités. Notons d'ailleurs la photographie crépusculaire du chef opérateur Sergio Armstrong, qui confère au film cette froideur brute en utilisant des objectifs russes et des filtres datant du début des années 1960 («les mêmes que Tarkovski », aime préciser Larraín).

Implacablement construit, le récit s'accorde de moins en moins de respirations jusqu'à un final déstabilisant, mais finalement sans surprise: après un propos aussi radical, la résolution ne peut passer que par l'explosion. Un film puissant, mais glaçant.

■ LE CLUB / EL CLUB | Origine: Chili – Année: 2015 – Durée: 1 h 38 – **Réal.:** Pablo Larraín – **Scén.:** Pablo Larraín, Guillermo Calderon, Daniel Villalobos - Images: Sergio Armstrong - Mont.: Sebastian Sepulveda Son: Miguel Hormazabal – Cost.: Estefania Larraín – Int.: Alfredo Castro (Père Vidal), Alejandro Goic (Père Ortega), Jaime Vadell (Père Silva), Alejandro Sieveking (Père Ramirez), Jose Soza (Père Lazcano), Roberto Farias (Sandokan), Antonia Zegers (sœur Monica) – Prod.: Juan de Dios Larraín, Pablo Larraín - Dist.: EyeSteelFilm.